

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean PERRAUDIN

Mon village

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1928, tome 27, p. 62

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

MON VILLAGE

Sur la route poussiéreuse, je me hâte, car dans quelques instants, je vais revoir mon village natal. Mon cœur palpite : derrière la ceinture sombre des arbres fruitiers, au pied d'un coteau boisé, repose mon hameau, à demi enfoui sous la verdure. Je franchis un mince ruisseau sur un rustique pont de planches, puis je m'arrête pour saluer la vieille croix de bois toute vermoulue, qui monte la garde à l'entrée du village. Je prends ensuite une rue tortueuse, irrégulièrement pavée, que bordent tantôt des maisons blanches à contrevents verts, tantôt des chalets brunis par le soleil et les ans.

Arrivé à l'unique carrefour, je m'arrête, contemple pendant quelques minutes le Christ de bronze qui, depuis de si longues années, semble appeler à Lui les villageois, et de mon cœur s'échappe une courte prière. Je me plais en ce lieu qui me rappelle tant de souvenirs heureux ! C'est là que sur des troncs de sapins disposés tout exprès, de nombreux paysans viennent, leur journée finie, s'asseoir pour fumer une pipe et discuter du temps, de leurs récoltes et de leurs champs. Plus loin, c'est la Dranse, qui tantôt déroule ouvertement le ruban de ses eaux, et tantôt le cache sous des bouquets de saules. Que j'aime et que j'admire en face de moi les montagnes qui s'étagent comme les marches d'un escalier géant, et qui découpent sur le ciel leurs crêtes sinueuses !

O ma chère oasis, je te chéris avec ton clocher perdu dans la brume matinale, ton vieux moulin enfariné, ta scierie où s'amoncellent les billes de sapins et de mélèzes, ta boutique sans écriteau, ta forge nouvellement construite. Je revois les fenêtres de mon hameau, garnies de pots de fleurs, la maison d'école avec sa laiterie au milieu des vergers, le pressoir, le four à cuire...

Tous les habitants — ils ne sont pas très nombreux : deux cents à peine — sont des paysans. Il n'y en a point parmi eux qui soient très pauvres, point non plus qui soient riches. Tous travaillent. Aujourd'hui, une faux sur l'épaule, une fourche à la main, ils se sont rendus dans les prairies pour couper le foin mûr.

Que Dieu protège mon cher village et l'aide à conserver sa foi !

Jean PERRAUDIN, Synt.